

Le Magazine de *Terre des hommes* **Courage**



Népal
**Sur le terrain
de l'espoir**

Liban
**Paroles d'enfants
déplacé-e-s**





03

Reportage au Népal

Pauvreté, isolement, éloignement des parents... Avec Terre des hommes, le terrain de football devient un refuge pour les enfants.



10

Parole à

Ajay Tamang, entraîneur de football dévoué pour le projet *Sport for Protection*.



11

Comment aider ?

- Nos événements bénévoles de l'été
- Retour sur la vente d'oranges 2026



12

Perspectives

Au Liban, les enfants déplacé-e-s portent les séquelles des conflits à répétition. Plongée au cœur de leur quotidien.



14

Tour d'horizon

- Nigéria : devenir médecin ou président-e ?
- Burundi : une crise passée sous silence



Chaque enfant dans le monde a le droit d'être un-e enfant, tout simplement.

Nous aspirons à un monde où les droits des enfants, tels que définis dans la Convention relative aux droits de l'enfant, sont toujours respectés. Un monde où les enfants peuvent grandir à l'abri du danger et devenir les acteurs et les actrices du changement qu'ils et elles souhaitent voir dans leur vie.

Photo de couverture ©Tdh/Sajana Shrestha **Responsable édition** Joakim Löb **Coordination** Manon Le Signor **Rédaction** Marc Nouaux, Isabel Zbinden **Graphisme et mise en page** Maude Bernardoni **Reportage** réalisé avec l'aide de Sneha Shakya et Rusha Adhikari **Parution** 4 fois par an **Tirage** 100'000 exemplaires en allemand, français et italien **Impression** Stämpfli AG **Changements d'adresse** T +41 58 611 06 11, donorcare@tdh.org **Courrier des lectrices et des lecteurs** redaction@tdh.org

Avec le soutien de



Schweizerische Eidgenossenschaft
Confédération suisse
Confederazione Svizzera
Confederaziun svizra

Direction du développement
et de la coopération DDC



imprimé en
suisse



Votre don en
bonnes mains.





« La fatalité n'a pas sa place ici. »

L'actualité internationale ne retient souvent du Népal que ses sommets himalayens. Pourtant, loin de vos regards, une tout autre histoire se dessine aujourd'hui au rythme des pas de celles et ceux qui s'en vont.

Poussés par l'urgence de faire vivre leurs proches, des millions de Népalais et Népalaises quittent leurs villages perchés dans les montagnes pour affronter les chantiers brûlants des pays du Golfe ou chercher un avenir dans l'effervescence de Katmandou. Dans le tumulte de cet exode, les enfants grandissent dans un déracinement perpétuel : ballotés d'un village à une ville ou contraints de vivre avec les grands-parents.

Ce déracinement, je l'ai intimement connu. Enfant, j'ai changé neuf fois d'école pour suivre mes parents. Au gré de ces déménagements, j'ai côtoyé des communautés très diverses et été la témoin révoltée de l'exclusion sociale, profondément ancrée par notre système de castes. Quand j'ai compris cette dure réalité, je n'ai eu aucun doute : je devais lutter pour la justice sociale !

Aujourd'hui, je suis fière de vous présenter le travail de Terre des hommes dans le district rural et montagneux de Sindhupalchok. Autour d'un ballon de football, une centaine d'enfants se retrouvent chaque semaine dans le cadre du projet *Sport for Protection*. Sur le terrain, la hiérarchie sociale s'évapore, mais le programme va bien au-delà du jeu : il permet de sensibiliser les enfants à leurs droits, d'aborder les violences qu'ils peuvent subir et d'aller, pas à pas, à la rencontre des familles pour détecter et prévenir les situations à risque.

Même si les changements sont progressifs au Népal, ils sont bien réels. Je vois des lois se renforcer et des mariages forcés évités. Et je garde toujours en tête l'histoire de cet enfant que nous avons accompagné et qui est devenu médecin. Ces victoires nous rappellent que la fatalité n'a pas sa place ici : ce que nous semons n'est pas vain !

Notre action cherche à aider les enfants à toucher du doigt leurs rêves, leur montrer que oui, ils peuvent y arriver. Ensemble, nous leur donnons la force de s'affirmer et de bâtir, de leurs propres mains, l'avenir du Népal.

Risha Adhikari
Responsable Protection
et Migration

Oui, je veux aider

Site web

Je fais un don sur
www.tdh.org/donner

Virement bancaire

Je fais un don via mon
application bancaire
CH41 0900 0000 1001 1504 8



 **TWINT**

Je fais un don via
Twint en scannant
ce QR-code

Népal : sur le terrain de l'espoir



Protéger les enfants, un match après l'autre

Que devient un enfant dont les parents partent travailler à des milliers de kilomètres pour faire vivre la famille ? Comment s'épanouir lorsque sa caste lui interdit de jouer avec les autres ? Au Népal, c'est ce quotidien sans espoir ni repères qui prive trop d'enfants de leur enfance. Pourtant, à Sindhupalchok, un simple ballon bouleverse ces règles. Grâce au projet *Sport for Protection* (Protéger à travers le Sport) de Terre des hommes, le terrain de football efface l'absence et les hiérarchies sociales.



Toutes les photos de ce reportage ont été réalisées par ©Tdh/Sajana Shrestha

Dans le village d'Helambu, même les cimes de l'Himalaya peuvent entendre la voix assurée de Ritu. La capitaine de l'équipe aux maillots bleus a demandé à s'exprimer publiquement après avoir disputé un tournoi de football organisé par Terre des hommes (Tdh) : « *Ce n'est pas grave si on a perdu la finale, on ne va pas se décourager !* » Derrière elle, un petit vent agite les guirlandes colorées de drapeaux de prières bouddhistes et repousse les nuages pour laisser entrevoir les pentes des montagnes majestueuses. Le ciel, bleu, semble caresser la terrasse naturelle sur laquelle le terrain de foot a trouvé sa place.

On est loin, très loin, du décor des grands stades qui font rêver les enfants. Ici, le terrain est bosselé et les lignes sont tracées sommairement au pied ou à l'aide de plots. L'herbe, quand elle pousse, est jaunie et râpée. Mais on se moque bien de la qualité de la pelouse comme du score de la finale. On a juste envie de profiter de la chance de jouer et d'écouter le discours vibrant de Ritu : « *Avec mes copines, on a toujours voulu*

faire du foot, mais on n'en avait jamais eu l'occasion. De toute notre vie, on pensait qu'on ne pourrait jamais jouer : avoir eu cette chance m'a rendue vraiment heureuse, du fond du cœur ! »

Chaque année, Tdh accompagne plus de

20'000



jeunes à travers le monde avec les projets **Sport for Protection**

Sans le projet *Sport for protection* mis en place par Tdh depuis octobre 2024 dans le district de Sindhupalchok, Ritu n'aurait jamais pu porter un tel maillot ni tenir de tels propos en public. Comment l'imaginer en grandissant ici ? La région, à proximité de la frontière chinoise, est certes belle. Mais elle est surtout tellement isolée, tellement accidentée, tellement oubliée. À Helambu, ce projet offre un terrain et des instants d'insouciance aux enfants -et les aide à suivre leurs aspirations et leurs rêves.

Et si le foot pouvait renforcer les liens ?

« *C'est une évidence, le sport aide à se construire et à mieux vivre ensemble !* » lance Maria Bray, conseillère en santé mentale, soutien psychosocial et protection chez Tdh. « *Le sport franchit les barrières de la société avec une incroyable douceur* », explique-t-elle. Autour du terrain, l'enthousiasme rassemble toutes les générations. Fait rare et précieux au Népal : le football réussit même à attirer les pères au bord du terrain, eux qui sont d'ordinaire si difficiles à impliquer dans ces programmes. Les voir encourager leurs enfants crée un lien familial inestimable. Surtout, les règles du jeu deviennent des règles de vie. Apprendre à communiquer, à s'entraider pour marquer un but ou à surmonter une défaite... « *Toutes ces petites victoires sportives forgent leur force de caractère pour la vraie vie* » conclut Maria. « *Ils comprennent qu'ils ont le droit de s'appuyer les uns sur les autres, et qu'à plusieurs, aucune montagne n'est infranchissable.* »



Utiliser le sport comme un bouclier

Dans cette région, l'horizon des enfants semble souvent tracé d'avance : un mariage trop précoce, un lopin de terre à cultiver pour survivre, ou l'exil vers Katmandou et l'étranger pour y enchaîner des emplois éprouvants. Comme le rappelle Khagendra Dhungana, responsable des sports inclusifs, « la pauvreté reste le dénominateur commun de ces départs forcés. À cela s'ajoutent des modes de vie traditionnels où les parents ne prennent pas le temps d'écouter leurs enfants. À la maison, beaucoup subissent aussi des violences physiques et psychologiques. »

Le saviez-vous ?

Chaque année, plus de

2 millions

de Népalais-es quittent le pays pour travailler à l'étranger



Sans filet de sécurité, leurs droits sont souvent bafoués, les exposant à de graves dangers. Pour briser cette fatalité sans heurter les traditions de front, il fallait trouver un langage universel. C'est là que le football entre en jeu. Sur le

terrain, c'est le sport avant tout : les enfants courent, se font des passes, tirent, et rient. Rien que du plaisir, le plus élémentaire. C'est là toute la force du projet *Sport for Protection* : utiliser la joie du sport pour créer un climat de confiance.



« Le football est un moyen de leur parler des questions sociales. »

Khagendra Dhungana,

Responsable des sports inclusifs

Après l'entraînement, le rythme redescend. Les enfants forment un cercle et s'assoient en tailleur à l'ombre des arbres. Chaque semaine, Khagendra organise des ateliers informels pour aborder des sujets parfois complexes, mais toujours avec des mots simples : le danger

de migrer, les mariages précoces, les risques du travail des enfants, le consentement... « *Nous effectuons des parallèles pour qu'ils assimilent les informations que nous souhaitons leur partager. Par exemple, tout comme le travail d'équipe est essentiel au football, nous aidons les enfants à comprendre que le soutien collectif est nécessaire pour rendre la migration sûre et digne.* » Ces ateliers sont aussi l'occasion de discuter, sans tabou, entre filles et garçons.

Pour Ramila, 14 ans, c'était tout nouveau : « *Avant, je n'osais pas m'approcher des garçons, j'étais timide, mais à force de jouer avec eux, ça ne me dérange plus.* » Et le changement va dans les deux sens : « *Eux aussi changent : avant, ils disaient qu'on ne devait pas jouer ensemble car nous n'étions pas assez fortes. Maintenant, ils nous félicitent pour nos progrès.* »



↙ **Ramila, au centre, entourée de ses deux meilleures copines d'entraînement**





Quand le sport parle plus fort que le handicap

Gravement brûlée aux jambes durant l'enfance, Karishma peine à marcher et s'asseoir. Un handicap qui l'a longtemps isolée, comme se souvient Khagendra : « *Lors de la première séance, elle restait au fond de la salle, le regard fuyant... si seule et si silencieuse.* » Mais le terrain a tout changé. Malgré les craintes de sa mère, Karishma s'est obstinée à jouer : « *Maman, je n'ai qu'une vie.* ». Grâce au sport et aux ateliers, son isolement s'est envolé. « *Les séances l'ont aidée à prendre confiance,* » se réjouit Khagendra. « *Désormais, elle est plus assurée et toujours entourée d'amis.* » Une évolution confirmée par la jeune fille : « *Avant, je n'osais participer à rien. Aujourd'hui, je me suis rapprochée des autres.* ». Forte de cette nouvelle assurance, Karishma regarde l'avenir avec ambition : elle rêve de devenir professeure !

Mais l'heure tourne, la séance se termine, et les enfants finissent par ramasser leurs affaires. Dès que Ramila quitte le terrain, la légèreté du jeu s'évapore et le poids du quotidien reprend sa place. Depuis Helambu où elle est scolarisée, Ramila doit marcher près d'une heure pour rejoindre sa maison, perchée sur une colline. Elle y vit seule avec son père car sa mère travaille au Koweït depuis six mois. Elle sait qu'elle ne la reverra que dans deux ans. « *Elle me manque beaucoup* », partage la jeune fille, pourtant si réservée. « *Si je pouvais faire un vœu, un seul, ce serait qu'elle revienne vivre à la maison !* » avoue-t-elle, les larmes aux yeux. Le départ de sa maman pèse sur elle, chamboulant son quotidien : « *Maintenant, c'est moi qui m'occupe de la cuisine, et le dimanche, j'aide Papa aux champs. En ce moment, c'est le maïs que nous cultivons.* ». Les études, on en parle peu à la maison. « *Les professeurs me disent qu'elle travaille bien* », raconte avec fierté son papa. « *Moi, je n'y connais rien, je n'ai pas fait d'études donc je pense qu'elle doit aller le plus loin possible. Et si elle veut être médecin ou pilote, je l'encouragerai toujours.* »

Ce déchirement familial et ces conditions de vie isolées, Khagendra les constate chaque jour. Pour s'assurer que les enfants soient soutenu.e.s au-delà du terrain de sport, il n'hésite pas à marcher parfois deux heures en pleine montagne pour rendre visite aux familles et évaluer les situations à risque au sein des foyers. « *C'est la partie difficile de ma mission,* » avoue-t-il. « *Mais c'est tellement plus fort de rencontrer les gens en personne.* » Lors de ces visites, il sensibilise les familles à la parentalité positive. Un effort harassant, mais dont les fruits sont inestimables : « *Je vois concrètement les comportements s'améliorer. Après ces séances, la violence physique intrafamiliale finit par disparaître.* »



Le saviez-vous ?

82%

des enfants au Népal subissent des violences physiques ou psychologiques au sein de leur foyer.

Trouver sa force intérieure

Si la parenthèse du jeu finit toujours par se refermer sur un quotidien difficile, l'essentiel est ailleurs : Ramila s'est forgée une confiance en elle inébranlable. Une métamorphose qui fait sourire Ajay, son entraîneur : « *Lorsqu'elle a rejoint le groupe, elle était si timide... Aujourd'hui, on pourrait presque dire qu'elle est bavarde !* » Et cette assurance dépasse largement les limites du terrain, la suivant jusque sur les bancs de l'école. « *Avant, je n'osais rien demander aux professeurs de peur d'être grondée,* » raconte l'adolescente. « *Maintenant, je sais que j'ai le droit de ne pas comprendre, alors je n'hésite plus.* » En cette fin d'après-midi, le vent souffle sur la colline et le soleil baigne déjà l'autre versant de la montagne. L'atmosphère se rafraîchit mais le sourire de Ramila réchauffe les cœurs quand elle évoque ses séances avec Tdh.



« *Mon meilleur souvenir, c'est quand on a gagné le tournoi du printemps. C'était trop amusant de soulever la coupe ensemble ! Depuis ce moment, je me suis promis de ne plus jamais manquer un entraînement !* »

Ramila, 14 ans

« J'ai appris le poids
des mots et la force de
ma voix. Je parle moins
parce que je réfléchis
avant de m'exprimer. »

Samod, à droite sur la photo



C'est au bout d'un long chemin sinueux, grimpant à travers les montagnes, que l'on retrouve le jeune Samod. Solaire, débordant d'une assurance rare pour ses 14 ans, ce jeune garçon se rêve déjà grand acteur ou politicien. Pourtant, à Thangpaldhap, un village perché sur les crêtes à quatre heures de voiture de Katmandou, l'avenir promet rarement les feux de la rampe. S'il était au départ sceptique à l'idée de partager le terrain de football avec des filles—une révolution dans cette région très ancrée dans les traditions—, il a vite balayé ses préjugés pour endosser le rôle qui lui va comme un gant : celui de capitaine.

Loin de ses parents partis travailler ailleurs pour faire vivre la famille, Samod et ses deux frères habitent avec leurs grands-parents, usés par le poids d'une existence laborieuse. Dès cinq heures du matin, Samod prend les choses en main : il allume le feu, prépare la nourriture pour la vache et le buffle, avant d'entamer une heure et demie de marche pour rejoindre l'école. Mais cette charge ne l'écrase pas, elle semble au contraire nourrir sa force de caractère.

Les entraînements de foot ont agi sur lui comme un révélateur. Autrefois habité par une colère sourde et des frustrations liées à son instabilité familiale, Samod a appris à canaliser son énergie débordante. Sa grand-mère, le dos courbé sous les branchages qu'elle vient de ramasser, l'observe avec un sourire soulagé.



« Je trouve qu'il se met
beaucoup moins en colère
qu'avant. »

Chyama, la grand-mère de Samod

Le garçon confirme avec une maturité désarmante : *« J'ai appris le poids des mots et la force de ma voix. Je parle moins parce que je réfléchis avant de m'exprimer. »* Lorsqu'il enfile son maillot, ce n'est plus un jeune homme qui subit son histoire, mais un meneur qui court, encourage et replace ses camarades.

Ses rêves de grandeur, Samod les clame haut et fort : *« Naître pauvre n'est pas une erreur. Le fils d'un agriculteur n'est pas obligé de le rester : s'il croit en lui, il peut devenir ce qu'il veut ! »* Des ambitions qui laissent sa grand-mère sans voix. Assise sur le sol en terre battue, elle avoue son impuissance face à cet élan vital : *« Il nous aime et nous l'aimons, mais nous ne savons pas comment le soutenir pour le reste. »* Ici, la survie ne laisse souvent aucune place aux rêves d'enfants.

Qu'importe. Samod a désormais suffisamment de confiance pour toute sa famille. Lorsqu'il contemple l'horizon depuis les pentes raides de son village, l'impénétrable chaîne de l'Himalaya se dresse devant lui. Immense. Mais elle ne l'écrase plus. Grâce à toute la confiance en lui accumulée ces derniers mois et au



↑ Samod, à droite, son meilleur ami, à gauche, et le petit frère de Samod.

soutien de ses ami-e-s, il sait qu'il pourra peser sur son futur. Samod a pris conscience de la force d'un groupe et de la force de ses rêves.

Il sait désormais qu'il a le droit de croire en son destin.

Marc Nouaux

Avec votre don, nous pouvons par exemple



CHF 250.-

Sensibiliser 20 enfants à des questions sociales pendant deux mois

CHF 150.-

Permettre à 15 enfants de participer à des entraînements de football pendant un mois

CHF 70.-

Offrir une année complète d'équipement de football à un enfant (maillot, chaussures, etc.)

Pour faire un don, veuillez utiliser la QR-facture de la lettre ci-jointe ou l'une des possibilités décrites en page 3.

Parole à

Ajay Tamang, « Coach Ajay »



Ajay Tamang, 24 ans et originaire du district de Sindhupalchok, a grandi dans les mêmes conditions que les enfants qu'il accompagne avec Tdh. Aujourd'hui entraîneur de football pour le projet *Sport for Protection*, il apprécie pouvoir leur offrir ce dont il n'a pas bénéficié et observe avec fierté les changements chez chacune et chacun d'entre elles et eux.

Comment êtes-vous devenu entraîneur de football pour Terre des hommes ?

Je suis autodidacte, je n'ai jamais eu d'entraîneur quand j'étais jeune. Je connais l'importance d'avoir un guide et c'est pour cela que j'ai voulu aider les enfants de mon village. Je vivais à Katmandou et cherchais un travail quand j'ai vu une annonce à la mairie concernant un poste d'entraîneur. J'ai senti que c'était une grande opportunité car sans ce projet, je serais probablement parti travailler à l'étranger pour m'en sortir. Ce poste m'a permis de rester près de ma famille.

Quelle différence percevez-vous par rapport à votre enfance passée dans la région ?

Quand j'avais l'âge des enfants que j'entraîne, je n'avais encore jamais vu de chaussures de foot ! On jouait pieds nus ou en pantoufles, avec des ballons abîmés ou fabriqués à partir de chaussettes ! On se disait : « Si Pelé* peut jouer pieds nus, nous aussi. » Je dis aux enfants aujourd'hui qu'ils doivent profiter de leurs bonnes installations et de leurs si beaux maillots. Si ce projet avait existé pour ma génération, je serais devenu un joueur international ! [rires]

*Pelé était une légende du football brésilien dans les années 1960-1970.

Que ressentez-vous face aux défis que rencontrent les enfants ?

Je ferai tout ce que je peux pour eux ! Récemment, j'ai appris qu'une jeune fille de 13 ans qui faisait partie de notre programme s'était mariée. J'en suis vraiment triste et bouleversé, la nouvelle m'a beaucoup affecté. Sur le moment, je n'arrivais même plus à penser à autre chose. On rencontre aussi des situations moins graves, mais tout aussi concrètes : un des enfants avait arrêté de jouer car ses chaussures de foot étaient trop petites. Comme sa famille ne pouvait pas en acheter, j'ai proposé de lui en offrir car je ne voulais pas qu'il arrête de jouer.

Cela fait bientôt un an que le projet est en place. Quel est son plus grand impact selon vous ?

Au début, les garçons et les filles étaient globalement timides et effrayés d'évoluer ensemble. Ils avaient peur de se tenir la main pendant les jeux ! Aujourd'hui, ils ont les mêmes relations, parlent ouvertement, rient et jouent ensemble sans distinction. Mais ce projet m'a aussi changé : j'étais quelqu'un de très calme, et j'ai évolué en même temps qu'eux. Ils me donnent de l'énergie !

Propos recueillis par Sneha Shakya

« Si je n'avais pas pu aider les enfants de mon village, je serais probablement parti travailler à l'étranger. »



Comment aider ?



On se retrouve à Paléo !

Du 21 au 26 juillet 2026, Nyon

Passez nous voir sur notre stand à Paléo !

Vous pourrez sublimer votre look de festival avec du maquillage à paillettes, partager un message d'espoir avec les enfants du monde et repartir avec une photo souvenir.

On vous attend à l'Entre-Deux-Mondes !

Consulter notre page web Paléo :



Stands bénévoles



Nos bénévoles vous donnent rendez-vous sur leurs stands.

Fête de l'imériale, 27 juin, St Imier

Marché de la Bénichon, 10 et 11 septembre de 8h à 20h, dans le Hall principal de l'hôpital cantonal, Fribourg

Centre commercial d'Avry-Centre, 4 et 5 septembre, Avry-sur-Matran

La vente d'orange : un succès grâce à vous !

La traditionnelle vente d'oranges de Terre des hommes a, cette année encore, rencontré un grand succès grâce à votre engagement et au soutien de nombreuses entreprises :



1'000

bénévoles, collaborateurs et collaboratrices de Tdh ont vendu plus de **65'500 oranges**



Grâce à vous, nous avons récolté

420'000

CHF pour nos projets en faveur de l'enfance dans le monde !



735

entreprises ont commandé plus de **88'020 oranges**



+100

stands dans toute la Suisse



Rejoignez-nous comme bénévole et agissez à nos côtés pour les enfants : tdh.org/benevolat

Perspectives

Liban : paroles d'enfants déplacés

La nouvelle guerre menée par Israël au Liban a précipité le pays dans une nouvelle urgence humanitaire. A l'heure où sont écrites ces lignes, des centaines de milliers de familles fuient les bombardements dans l'espoir de trouver refuge plus au nord. Au cœur de ce chaos, la voix des enfants résonne comme un cri d'alarme.

« Et si nous n'avions plus de maison où retourner ? »

Déracinés soudainement, à trois heures du matin, dans la brutalité de la nuit, sans pouvoir dire au revoir à leur village, leur maison, leur terre : c'est entre deux rêves innocents que les enfants réfugié-e-s du sud Liban ont dû partir. Avec cette crainte de ne jamais revenir, comme le confie Ahmed, 10 ans. *« J'ai peur et je m'inquiète tout le temps : comment allons-nous nous en sortir si nous n'avons plus de maison où retourner ? »* La famille d'Ahmed n'est pas un cas isolé. Sur le million de personnes déplacées, une proportion vertigineuse sont des enfants dont l'insouciance a été brisée net. Au-delà des bilans effroyables de ces derniers mois, des dizaines de milliers de familles trouvent désormais refuge dans des abris collectifs surpeuplés, où le sentiment de sécurité n'existe plus. D'autres passent la nuit dans leur véhicule. Beaucoup d'enfants dorment habillé-e-s, un petit sac de voyage serré contre eux, prêt-e-s à fuir d'un bond leur refuge à la moindre alerte.

Sur les promenades qui longent la Méditerranée, des scènes qui déchirent le cœur. Pas de marchands de glace ni d'ambiance estivale : des toiles de tente et des bâches, des fils à linge tendus entre des palmiers et des rétroviseurs de véhicules. Des familles dorment à même le sol. Dans un coin d'abri, on s'attarde sur ce bébé qui se love dans les bras de sa grande sœur, formant un cocon. Elle n'est qu'une enfant mais elle rassure son cadet qui, à peine debout, doit déjà apprendre à fuir. Elle doit faire face, comme Sham, 13 ans : *« Je dois être forte pour mes petits frères et sœurs alors que j'ai très peur mais je ne dis rien, je ne leur montre pas. »*

Le poids invisible du conflit

Sous le fracas des bombes, les enfants n'ont d'autre choix que de survivre. Le bagage qu'ils emportent dans leur fuite, à peine quelques vêtements, est moins lourd que celui qu'ils vont trainer toute leur vie. Car cette guerre n'est pas un événement isolé : elle s'inscrit dans une succession de drames ininterrompus depuis des années. Né-e-s dans l'instabilité économique ou l'exil, les enfants subissent aujourd'hui de plein fouet l'escalade des bombardements au Liban. Les traumatismes ne s'additionnent pas, ils se multiplient, privant toute une génération de soins, d'école et de protection. Elena Lavin, notre coordinatrice Migration au Moyen-Orient, parle des « effets cumulatifs » lorsque les

conflits se répètent : *« L'enfant a moins de sentiment de sécurité, plus de stress et cela affecte le sommeil, la concentration, le comportement et la régulation émotionnelle. Pour les parents, les chocs répétés accentuent la détresse, l'épuisement, et le risque qu'ils ne puissent parfois plus offrir un soutien stable à leurs enfants. »*





Dans ce contexte d'urgence absolue, l'aide humanitaire est vitale. Présente au Liban depuis près de 50 ans, Tdh travaille main dans la main avec les autorités, la société civile et les associations locales pour une intervention au plus près des besoins. Nous soutenons actuellement 13 abris collectifs, accompagnant 6 000 enfants déraciné-e-s, en espérant pouvoir en épauler davantage grâce à votre soutien. Au-delà des besoins physiques – eau, nourriture, aménagements des abris, aide financière pour les plus vulnérables –, le soutien psychosocial est au cœur de notre action. Comme le rappelle Elena, « *les enfants ne sont pas seulement affectés lorsqu'ils sont blessés ou déplacés, ils le sont aussi quand les écoles ferment ou qu'ils voient leurs parents en détresse* ».

« Quand on est déplacée soi-même, aider les autres devient un acte de survie »

Sur le terrain, celles et ceux qui accompagnent les familles déplacées vivent souvent la même réalité qu'elles. Maysaa Shamy, facilitatrice en soutien psychosocial au Liban, a elle-même dû quitter son domicile après des alertes d'évacuation. Comme beaucoup de ses collègues, elle vit désormais chez des proches, dans des logements surpeuplés, « plusieurs familles sous un même toit ». Une instabilité permanente qui rend l'aide encore plus exigeante, mais aussi plus essentielle.

Dans les abris collectifs de Saïda et de Jezzine, principalement des écoles transformées en refuges, Maysaa observe une fatigue extrême. Les familles s'entassent dans des salles de classe, parfois à plusieurs par pièce, sans cuisine, avec peu d'eau, peu d'intimité. « *Certaines personnes dorment encore dans la rue, faute de place. Les enfants sont tristes, épuisés, ils veulent juste que la guerre s'arrête.* » Beaucoup ont déjà connu plusieurs déplacements. L'espoir s'amenuise.

Les besoins psychologiques sont immenses. « *Les parents nous disent : nous sommes fatigués, nous avons*

besoin de parler, que quelqu'un nous écoute ». Les pères, souvent sans emploi, se sentent démunis. Les mères n'ont plus de temps pour elles. Les enfants expriment leur mal-être par des maux de ventre, de tête, des troubles du sommeil.

Dans ce contexte, les activités de soutien psychosocial sont vitales. Les équipes organisent des moments de jeu, d'expression émotionnelle et de respiration. « *Quand on aide un enfant à sourire, même un instant, on reprend de l'énergie pour continuer* », confie Maysaa. Les enfants attendent ces moments avec impatience. Ils et elles courent à la rencontre des équipes, répètent les jeux, supplient : « *Ne partez pas* ».

Au cœur du chaos, ces instants rappellent l'essentiel : même en temps de guerre, les enfants ont le droit de jouer, d'être écouté-e-s, et de se sentir en sécurité.



Restez informé-e des dernières actualités au Liban :



Nigéria : le premier pas pour devenir médecin ou président-e

À 16 ans, Abdulrahman vit dans un camp de personnes déplacées à Monguno, au Nigéria. Sa mère est malade et en plus de s'occuper d'elle, il prend en charge la plupart des tâches domestiques. « *Je cuisine, je nettoie, je vais chercher de l'eau et je vais faire les courses* », précise-t-il. Et à côté de cela, c'est un élève brillant.

Abdulrahman a rejoint les classes de rattrapage organisées par Terre des hommes, des cours pour les enfants de 9 à 17 ans qui permettent aux enfants déscolarisé.e.s de rattraper leur retard pour pouvoir ensuite rejoindre le cursus scolaire officiel ou commencer une formation professionnelle.

Avant cela, Abdulrahman n'allait pas à l'école, tout comme 18,3 millions d'enfants au Nigéria. Les progrès du jeune garçon en trois mois sont déjà énormes. « *J'ai appris tellement de choses : la culture, la sécurité, les additions, soustractions, multiplications et divisions. Nos enseignants nous assistent et nous encouragent* », ajoute-t-il.

« *J'espère que certains deviendront professeurs, d'autres médecins, et qui sait, peut-être même présidents!* », s'exclame Markus Adamu, enseignant volontaire du projet Education dans les crises, à Monguno au Nigéria.

Retrouvez l'histoire d'Abdulrahman dans notre reportage vidéo (en anglais) :



✓ Abdulrahman et sa famille devant leur habitation de fortune, dans le camp de Monguno.



2025 : une année d'impact pour les enfants



En 2025, grâce à votre soutien, Terre des hommes a atteint **6,2 millions d'enfants**, de jeunes et de membres de leurs communautés **dans 27 pays**.

Aux côtés de nos partenaires, même dans les contextes les plus difficiles, nous avons agi pour la santé maternelle et infantile, l'accompagnement des enfants en migration, la santé mentale, l'accès à la justice et les réponses d'urgence.

Derrière chaque chiffre, il y a un enfant dont les droits ont été mieux protégés. **C'est votre confiance qui rend cela possible.**

Découvrez le rapport annuel 2025 :



Burundi : une crise passée sous silence

Depuis décembre 2025, près de 66'000 réfugié-e-s congolais-e-s ont trouvé refuge dans le camp de Busuma, à l'est du Burundi, fuyant l'intensification des combats en RDC, une crise passée sous les radars des médias occidentaux. Une majorité sont des femmes et des enfants parfois très jeunes qui survivent dans des conditions extrêmement difficiles: abris précaires, accès limité à l'eau potable, hygiène insuffisante. L'accès aux services de santé et de protection est limité, ce qui augmente les risques de violences, de maladies et de malnutrition. Malgré la réouverture de la frontière en février 2026 qui a permis à plusieurs milliers de réfugiés d'amorcer un retour en RDC, des dizaines de milliers restent sur place dans une situation catastrophique.

Face à l'ampleur de la crise, Tdh déploie une réponse d'urgence sur le site pour protéger les enfants et leurs familles. « Nos équipes ont pu distribuer des couvertures et du matériel d'hygiène, construire des latrines et mener des actions de sensibilisation. Nous avons aussi mis en place des espaces dédiés aux enfants où nos assistants sociaux leur offrent un espace d'accueil, d'écoute et de jeu. Mais les besoins sont encore énormes », témoigne Sophie Coelho, spécialiste en protection de l'enfance chez Terre des hommes.



©Tdh/Wili Baxter

Inclure la voix des enfants dans le droit pénal international

« Les enfants ne sont pas de simples adultes miniatures. La violence a des effets durables et parfois irréversibles sur notre développement, notre santé mentale, notre éducation et notre avenir », a

déclaré Daniil Kosenko, un jeune Ukrainien de 17 ans. Il s'exprimait en marge du Conseil des droits de l'homme des Nations unies pour porter la voix des enfants et jeunes dans le cadre des discussions sur le futur traité relatif aux crimes contre l'humanité.



©Tdh



À ses côtés, Esmeralda Plori, 21 ans et originaire d'Albanie, a lancé un appel clair : « Alors que vous avancez sur cette convention, nous vous demandons de ne pas rendre les enfants invisibles dans le droit pénal international. Mentionnez-les clairement dans le préambule et veillez à ce que ce traité reflète leurs réalités, leurs vulnérabilités et leurs droits. »

Co-organisé par Terre des hommes, l'événement a permis de faire entendre la voix des enfants et des jeunes comme Daniil et Esmeralda, encore trop souvent écartée-e-s des décisions qui les concernent.

Comme l'a rappelé Esmeralda : « Si les enfants ne sont pas reconnus dès le fondement de cette convention, leur protection restera toujours incomplète. » Un enjeu essentiel à tous les niveaux de la législation.

Childrights-mooc.ch : formez-vous en ligne sur les droits de l'enfant en Suisse

En Suisse, malgré des avancées importantes, la mise en œuvre de la Convention relative aux droits de l'enfant reste inégale selon les domaines et les cantons. Les recommandations du Comité des droits de l'enfant de l'ONU soulignent la nécessité de renforcer la formation des professionnel-le-s afin d'assurer une mise en œuvre cohérente et effective des droits de l'enfant.

C'est dans ce contexte que Terre des hommes, en collaboration avec l'Institut International des droits de l'enfant (IDE) et le Centre interfacultaire en droits de l'enfant de l'Université de Genève, a développé le childrights-mooc.ch, la première formation en ligne sur les droits de l'enfant en Suisse.

Gratuit, sans prérequis et accessible à toutes et tous, ce cours s'adresse aussi bien aux professionnel-le-s (justice, éducation, travail social, santé, migration, forces de l'ordre) qu'aux étudiant-e-s et à toute personne intéressée. Le parcours est entièrement modulable et peut être suivi à son propre rythme. un certificat est délivré pour un prix de CHF 129.-.

Les inscriptions sont ouvertes en continu sur childrights-mooc.ch :





Le legs, un geste qui donne du sens à la vie

Si l'avenir et le bien-être des enfants vous tiennent à cœur et que vous envisagez un legs en faveur de Terre des hommes, nous serons à vos côtés pour vous accompagner en toute confidentialité.

Notre guide à télécharger :
tdh.org/testament

